

NOTE D'INTENTION

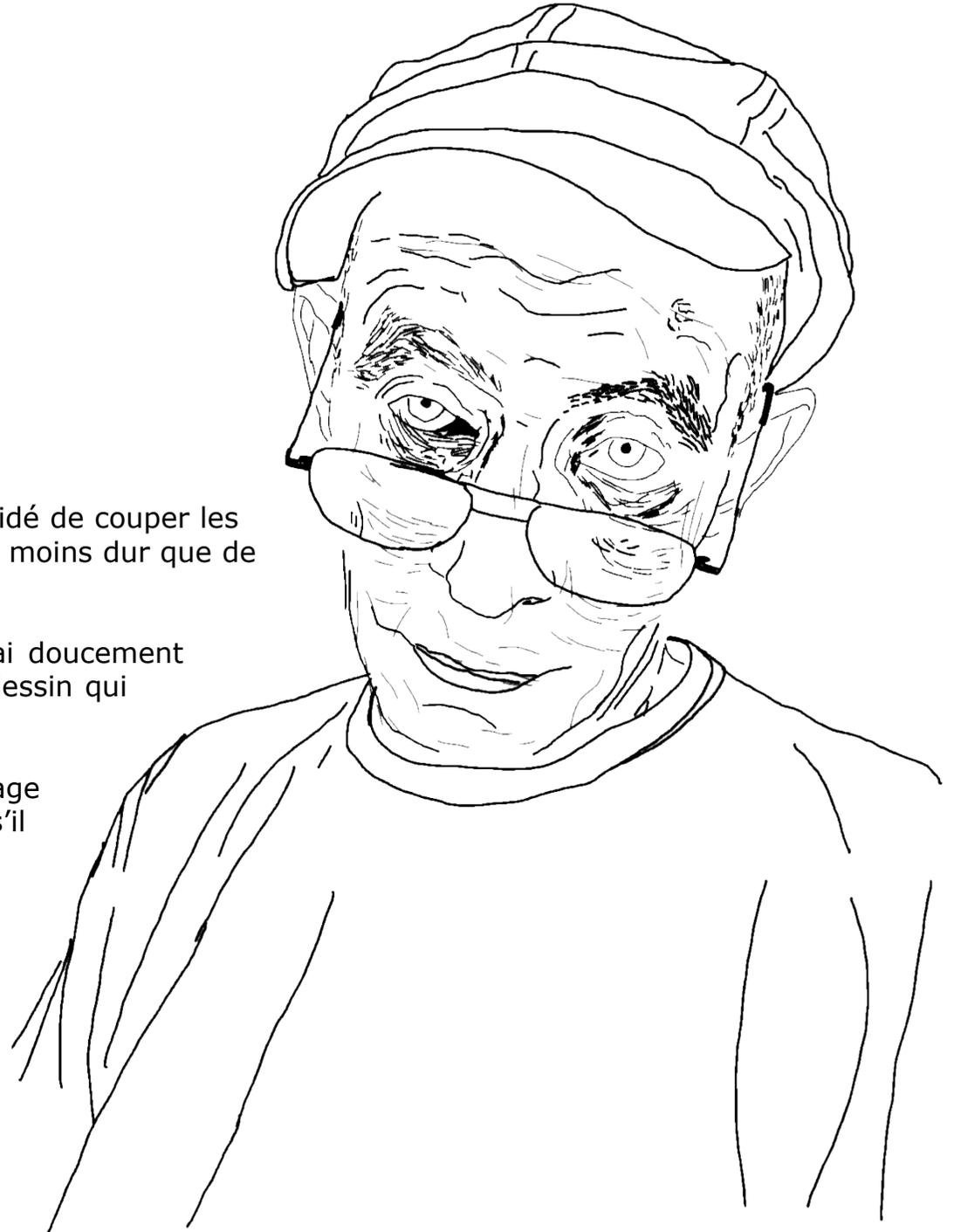
**Peu importe l'âge que j'ai,
je serai toujours l'enfant que son père a laissé.**

Mon père était mon héros.
Ce genre de héros à qui on veut ressembler.

Malade d'alcool, il a perdu pied. Pour me sauver j'ai décidé de couper les ponts, de ne plus le voir. De le couper de ma vie, c'était moins dur que de le voir faible, titubant, rouge, ou bégayant.

Puis je me suis construite, enfin, reconstruite, et je l'ai doucement gommé de ma mémoire, peu à peu, comme un vieux dessin qui s'efface.

Il n'apparaît sur les photos que comme un personnage secondaire placé dans le décor. Je parle de lui comme s'il était déjà mort, mais il ne l'est pas, mort.



Comment fait-on pour faire le deuil de quelqu'un de vivant ?

En me coupant de lui, je me suis aussi coupée d'une partie de moi. Une partie de moi qui m'est renvoyée tous les jours par le nom que je porte, par la couleur de ma peau, les traits de mon visage, les expressions et attitudes héritées de mes parents, et dans cette histoire en particulier, de lui...

Mon père est kabyle, des fins fonds de la montagne en Algérie, il a, comme beaucoup d'autres, atterri en France avant la fin de l'indépendance de l'Algérie. Il arrive dans le Nord-Pas-de-Calais avec ses parents, ils ne parlent ni écrivent le français. Lui va l'apprendre, le maîtriser, devenir français ; eux resteront ancrés dans leur culture.

Avec *La Fracture*, je tente de m'accrocher à une culture sensée être la mienne, et ce sans en connaître les codes, l'histoire, la langue... Aujourd'hui, à travers ce projet, je tente de déchiffrer et de raconter l'histoire et la trajectoire de mon père kabyle pour mieux comprendre qui je suis. Je me questionne sur l'impact de la colonisation française en Algérie et l'effet que celle-ci a eu sur la vie de mon père. J'essaie de comprendre d'où me vient cette éducation française que j'ai reçue au point de rayer ma culture kabyle/algérienne.

“Celui qui ne connaît pas l'histoire est condamné à la revivre.”
Karl Marx, *Manifeste du parti communiste*

Le point de départ du processus de création réside dans ma collection de souvenirs vidéos (VHS), photos, sons et dans l'obsession d'une vidéo de mon père qui pleure il y a 9 ans dans un bar à Lille, la dernière fois que je l'ai vu. Depuis mon arrivée dans le milieu des arts, je n'ai cessé d'utiliser ces archives pour en faire des créations, des expériences, pour les user, les utiliser, les éprouver.

Avec *La Fracture* je décide de les unir dans un seul et même objet, d'utiliser le spectacle vivant pour expérimenter et autrement figer les choses, d'incarner ma propre histoire au théâtre afin de mélanger des médiums à l'infini, car le théâtre permet cet espace de création.

Il y a aussi l'envie de parler de et avec un corps « racisé » face à un public, user de la voix pour raconter une histoire passée sous silence, prendre la tribune, le plateau, l'espace de jeu public pour faire acte politique.



L'intime est politique

Revenir sur l'histoire de mon père. Revenir sur mon histoire. Est-ce que c'est revenir sur une plus grande histoire ?

Désormais, je décide, tout en affrontant mes propres démons, d'affronter une Histoire commune pleine de monstres. Celle de l'Algérie, celle de l'Histoire d'un peuple. Mon père, pour oublier ces monstres, lui, il a choisi l'alcool. Pour comprendre qui je suis et quelle est mon histoire, notre histoire, je dois comprendre ce que ces monstres impliquent.

*“Parfois, les choses tournent mal. Quand elles arrivent dans la vie, on peut presque toujours les régler.
Mais quand elles arrivent à l'intérieur d'une personne, elles sont plus difficiles à réparer.”*
Richard Wagamese, *Les étoiles s'éteignent à l'aube*

Je décide donc avec le projet La Fracture de me jeter dans l'exercice de la mémoire, pour ne pas oublier, pour ne pas répéter, pour grandir et réfléchir au monde qui m'entoure.



OBJECTIFS & LIGNE ARTISTIQUE

1 / Introduction

La Fracture, projet porté et joué par Yasmine Yahiatène, est un seule en scène. Dans ce spectacle, la vidéo sera la partenaire de jeu principale de l'interprète.

Yasmine va se lancer dans une enquête, dans une quête, à la recherche d'elle-même, à la recherche de son passé et surtout au décryptage d'une relation intime et complexe, celle avec son père. En cherchant à renouer le contact avec celui-ci, et ce, via de multiples dispositifs, elle va revenir sur ses origines algériennes, kabyles, sur l'alcoolisme de son père et sur les points communs entre ces deux sujets pour entamer un travail de réparation, de résilience.



2 / Alcool

“Mon père pleure. Je veux dire : mon père pleure. Le chien aboie, le chat miaule, mon père pleure. Pas besoin d’un doctorat en aérospatial pour savoir que si mon père pleure, c’est surtout, d’abord, à cause du vin.”

Fanny Britt et Isabelle Arsenault, *Louis parmi les spectres* (2016)

Yasmine veut briser le tabou, le silence et la honte qui entourent l’alcoolisme. Son père n’a pas su se soigner, son père est victime d’une maladie si fréquente et pourtant si peu reconnue comme telle. Suite à cette dépendance, il sacrifie sa relation avec sa fille chérie.

Toujours en quête de réponse, Yasmine cherche à comprendre à quel moment l’idée du suicide à petit feu prend le dessus sur la vie.



“Boire ce n’est pas obligatoirement vouloir mourir, non. Mais on ne peut pas boire sans penser qu’on se tue. Vivre avec l’alcool, c’est vivre avec la mort à la portée de la main.” Marguerite Duras, *La vie matérielle* (1987)

L’intime est politique.

Yasmine se questionne.

L’alcoolisme de son père est-il lié à l’Histoire coloniale de la France sur l’Algérie ? Yasmine, malgré la honte, décide d’aller gratter là où on ne regarde pas, d’aller chercher là où elle n’avait pas encore osé...

“On avait tout, et puis un jour j’ai plus su faire semblant, j’ai plus su oublier mes blessures ; alors, pour les endormir j’ai versé du whisky dessus. De plus en plus de whisky, j’ai fini par inonder la cabane que j’avais construite pour Nora, Yasmine et Célia... Aujourd’hui, je désinfecte toujours mes blessures laissées par la France, laissées par la vie, à coups de vin blanc, de whisky ou de bière...”
Yasmine Yahiatène, *La Fracture*

Yasmine veut briser le tabou, veut sortir du silence, veut ne plus avoir honte. Elle empoigne par les cornes ces trois topiques pour régler ses comptes avec l’alcool, mais pas que...

3 / Le père

Ahmed, son père, le père partout, le père nulle part. Tantôt invisible, tantôt gigantesque, elle oscille entre ces changements, Ahmed partout, Ahmed nulle part. Autant d'archives que Yasmine a récolté sur son père alors que ses souvenirs, eux, sont flous, voire inexistants. Autant d'archives mais si peu où Ahmed et Yasmine apparaissent ensemble, comme si leur passé commun avait disparu dans les traces matérielles comme dans celles de la mémoire. Elle l'aime et le déteste en même temps. Elle gomme la réalité pour se réinventer une histoire plus douce, plus simple, plus facile à accepter peut-être. Elle ne tue pas le père, elle le devient.

*“C'est mon père, seigneur, je vous le dis encore,
Mais un père que j'aime, un père que j'adore,
Qui me chérit lui-même, et dont jusqu'à ce jour
Je n'ai jamais reçu que des marques d'amour.
[...]
J'ai vu, n'en doutez point, ses larmes se répandre.
Faut-il le condamner avant que de l'entendre ?”*
Racine, *Iphigénie* (1674) - montage d'extraits

Comme obsédée par quelques vers d'*Iphigénie* de Jean Racine et y trouvant la puissance d'un amour autrement indicible, Yasmine s'empare sur le plateau des mots de la jeune princesse grecque promise au sacrifice par son père Agamemnon. La relation entre Iphigénie et le héros mythologique a fait écho avec notre sujet : d'une part l'amour filial et la complicité père-fille très intenses, d'autre part une forme de sacrifice du père sur son enfant.

Yasmine dévoile aussi une vidéo de son père qui pleure.

Qu'est-ce qu'un père qui pleure ? Pourquoi voir son père pleurer nous est-il si insupportable ? Qu'est-ce que cela nous raconte sur notre société ? Qu'est-ce que cela implique chez l'enfant de voir son père pleurer ? Est-ce qu'un enfant peut/doit consoler son parent ?

Lorsque cette vidéo de Ahmed, ce père qui pleure, vient prendre l'espace dans tout l'écran, elle s'impose en premier lieu comme le point de départ de l'événement de rupture entre Yasmine et cet homme.

Au plateau, c'est également l'épicentre de la remise en question de cette séparation même. La jeune femme s'adresse à ce portrait filmé, défiguré par les larmes, à cette vidéo qui tourne en boucle, comme si elle se passait et se repassait un moment clé de cette relation qui s'effondre, comme si elle cherchait à réécrire ce passé, à se réappropriier des émotions auxquelles elle n'était pas prête à se confronter lors de la prise de vue, il y a 9 ans.

Malgré cette fracture, Yasmine est le « portrait craché » de son père, notion qu'elle traitera notamment au plateau. En effet, elle lui ressemble, physiquement, mentalement et même parfois dans sa façon de fumer, de boire, de parler, de sympathiser, de s'intégrer...

Sommes-nous le reflet de nos pères ? En sommes-nous les héritière.ers ? Doit-on être fidèle à notre parent ? Autant de questions sous-jacentes que Yasmine tentera d'élucider tout au long de sa quête...



4 / Les archives

Quelques-unes des archives personnelles de Yasmine sont visibles sur le plateau. Elle les a minutieusement sélectionnées parmi un tas de souvenirs matériels et immatériels. Elle les montre, les donne, les partage au public dès le début. Les archives en questions sont des photos, des vidéos, des sons, des dessins, des musiques... Elle se réapproprie ces éléments du réel pour recréer de la fiction, pour recréer une histoire, une histoire dans laquelle elle a envie de vivre. Une nouvelle fiction plus plaisante, plus facile à accepter, peut-être.

Par exemple, parmi les « partenaires » de jeu de Yasmine, il y a son poste enregistreur de K7 Fisher Price, jouet d'enfant grâce auquel elle se permet de s'adresser directement à son père, comme si ce micro venu des années 90 lui permettait un pont direct vers lui, dessinant un lien invisible entre passé et présent, entre réalité et fiction. Alors elle lui adresse des textes, des anciens, des nouveaux. Elle s'autorise cette immersion dans leur intime et s'octroie le droit de mettre en scène sa propre famille par le biais du théâtre - seul et unique médium permettant de réunir en un même endroit autant de techniques et de temporalités dans un même espace. Ces procédés permettent à Yasmine de brouiller les pistes, nous faisant en apparence entrer dans l'intimité de la relation à ce père qui n'apparaîtra toujours que sous le prisme de ses propres points de vue, à elle, en constante évolution.

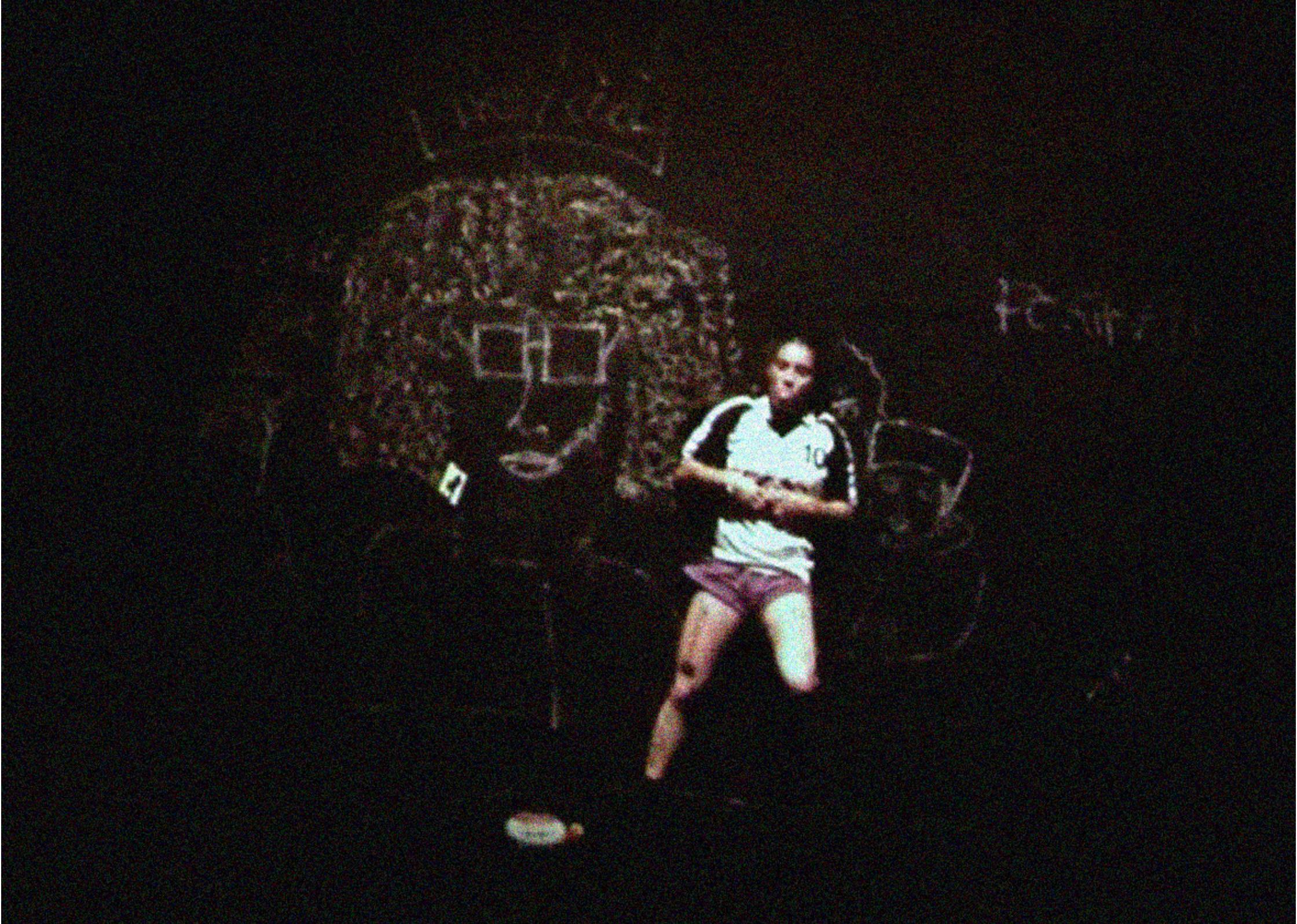
Qu'est-ce qui est tiré du réel, qu'est ce qui l'est vraiment, qu'est-ce qui est pure invention, fantasmagorie, vérité ? Dans ce face à face avec ses archives et ne disposant que de ces éléments pour réinventer et mener son enquête, la mémoire de Yasmine se brouille, se floute, les souvenirs sont sourds.

Parmi les documents qu'elle met en scène, il y a également des archives « publiques », communes, celles qui font Histoire. Yasmine s'empare notamment de celle de la Coupe du Monde 98 et des 2 buts de Zinedine Zidane, idole devenue symbole notoire de la mémoire commune Franco-Algérienne. Yasmine partage ici avec le public un souvenir réel et intime de son enfance (et peut-être, sans doute, pour certain.e.s du public qui l'auront vécu avec la même simplicité sur le moment). Utiliser ici cet événement lui permet de faire appel à un moment collectif historique et joyeux, pour donner à voir et à réfléchir un sujet de l'histoire à la fois très intime et très collectif, mais encore profondément tabou : le rapport entre la France et l'Algérie. Comme tant d'autres, sa famille, son père, en ont été victimes, mais n'en ont jamais parlé.

Yasmine utilise donc une archive collective avec un traitement intime pour faire appel à ce qu'il y a de plus politique dans sa démarche : parler du passé, du conflit, de la fracture franco-algérienne.

Si au début du spectacle les archives sont des partenaires extérieures de jeu pour Yasmine, au fur et à mesure, cette frontière se brouille et tout se mêle entre ce qui est de l'ordre du passé, du présent, du réel, du fictionnel, de l'intime, du collectif et du politique.

Les archives et Yasmine deviennent une entité à part entière, via des procédés et dispositifs techniques de vidéo. Yasmine se mélange, se confond avec ses images du passé, pour les réécrire et les insérer dans le présent. En décidant de flouter la barrière entre vrai et invention, Yasmine se libère de la pure introspection pour faire de la politique au sens large.



5 / Algérie - Kabylie

Yasmine Yahiatène, c'est le nom de l'interprète qui se sert de sa réelle identité et d'éléments de son histoire pour faire spectacle. Elle est « typée », comme on dit. Les cheveux tout pleins de crolles, la tête de « la maghrébine ». Pourtant elle ne parle pas un mot d'arabe, elle ne connaît pas le pays où ses parents sont nés, elle en a à peine entendu parler. Pourtant le monde extérieur lui renvoie l'idée qu'elle n'est pas d'ici, qu'elle n'appartient pas à cette communauté d'européens.



Elle s'appelle Yasmine Yahiatène et elle ne sait pas vraiment qui elle est. Elle sait que son père a fui un pays en guerre, elle sait que les militaires français ont été d'une violence redoutable, elle sait que ce père est arrivé dans le Nord-Pas-de-Calais sans parler le français, elle sait que ses grands-parents sont analphabètes, elle sait que son papi a été forcé de venir travailler en France. Elle sait que son père est devenu un mathématicien renommé dans l'hexagone, qu'il a pris sa revanche, et a, en quelque sorte vengé ses parents.



Aujourd'hui Yasmine a 30 ans, elle milite, et ceci lui permet de faire des liens avec sa propre histoire, celle de ses racines. Elle se rend compte que le silence lié à toute une génération d'immigrés algériens en France n'est rien d'autre qu'un SPT collectif (Syndrome Post-Traumatique), et qu'il est aussi certainement (en partie) responsable de l'alcoolisme de son père. Elle cherche à se réapproprier une culture qu'elle ne connaît pas mais dont elle se sent proche. Elle va tenter de recoller les morceaux, d'être une voix pour faire parler les autres, les mettre sur le chemin de la parole.



Encore une fois, l'intime est politique. À travers la petite histoire de Yasmine nous cherchons à trouver les maux de la grande Histoire, à délier les langues, à réparer. En partant de la petite histoire pour entrer dans la grande, Yasmine veut souligner les souffrances, les conséquences, d'une colonisation souvent tue, dans les familles

autant que dans les livres d'écoles. Yasmine décide de se réapproprier son histoire, l'Histoire, sous un autre prisme, celui de ceux et celles qui l'ont vécu, ceux qui par ricochet en sont les témoins, les descendants, les victimes par origines.



6 / Tabou, honte, silence

*“Papa, tu sais quels sont les points communs entre l’Algérie et l’alcool ?
J’en ai trouvé trois : la honte, le tabou et le silence...”*
Yasmine Yahiatène, *La Fracture*

C’est la première phrase que Yasmine va prononcer au plateau. Durant son enquête, Yasmine va effectivement constater qu’alcool et Algérie se rejoignent autour de ces trois dénominateurs communs : tabou, honte, silence.

L’Algérie, du moins la guerre d’Algérie est, comme beaucoup d’histoires de pays colonisés, très peu racontée. Le peu qui nous est transmis de cette époque en fait une Histoire fuyante et décousue. Au-delà de la mémoire commune de cette colonisation, on peut constater le silence qui règne parmi toutes les générations ayant vécu à cette période (autant du côté français, qu’algérien) comme si le simple souvenir de cette époque leur était insupportable.

Yasmine observe qu’au-delà du traumatisme de la guerre, dans sa famille on ne parle plus l’arabe, on ne parle pas de partir en vacances au pays, on ne parle pas de la famille qui est là-bas, ou même des endroits où sont nés ses parents et le reste de sa famille. En fait, on ne raconte rien, on ne raconte pas ce pays lointain. On est abonné à J’aime lire, aux films de Disney, on mange du saucisson, mais surtout, surtout on ne parle pas l’arabe. L’intégration est à son paroxysme.

Et puis Yasmine peu à peu se rend compte de la maladie de son père, de ses oncles aussi, et de nouveau le silence prend la place de la parole.

Elle, sa sœur et ses cousins savent, ils sont enfants mais ils savent que leurs pères ont un soucis, ils sentent tous ces non-dits, toutes ces cachoteries, cette façon de ne pas ébruiter, de ne pas parler, de ne pas assumer les bouteilles qui s'entassent à l'intérieur par peur d'être montrés du doigt à l'extérieur. L'alcoolisme anéantit sa famille mais on n'en parle pas, on ne la nomme pas, on fait comme si de rien n'était, jusqu'au départ des hommes, trop malades, trop introvertis, trop abîmés. L'alcoolisme est la maladie de la honte. Si elle est un fléau, elle n'en reste pas moins secrète au sein de nombreux foyers. Effectivement, même lorsque le silence est brisé dans un cercle restreint, le tabou perdure encore plus longtemps, le fait même de nommer cette maladie est alors très rare.

Qu'est ce qui rassemble ces hommes de la famille de Yasmine autour de la boisson ? Les seuls points de réunion qu'elle trouve sont leur passé commun de peuple colonisé et leur façon de gérer avec leur démon, l'alcool.... laissant alors place au silence, à la honte et au tabou.



7 / Réparation et résilience

En route pour la résilience. *La Fracture* est une ode à la résilience. Yasmine choisit de réparer, de reconstruire, de ré-inventer, de re-souder, elle décide de RE...

Si le théâtre répare, si la recherche amène tantôt des réponses, tantôt l'acceptation qu'il n'y a pas de réponse, alors la résilience est la seule issue.

Dans *La Fracture* il y a la résilience de l'individu et de son histoire mais aussi la résilience face à l'Histoire, affronter les réalités pour les comprendre, pour les transformer, pour ne pas répéter les erreurs de l'Histoire. Yasmine choisit de transformer sa douleur, sa colère, en force, en compréhension et en réparation. Yasmine, par le biais du théâtre, de la fiction, de l'espace qu'offre le plateau, choisit de soigner et de réparer sa relation avec son père, mais aussi celle avec son pays d'origine. Yasmine choisit de faire s'envoler ses maux par des mots, des actes, des décisions qui lui montreront le chemin de la résilience.



CONTENUS

La Fracture, c'est le résultat d'une accumulation d'archives et de travaux autour de celles-ci.

Yasmine écrit, elle dessine, elle filme, elle coupe, elle monte, elle collectionne...etc. Un jour, elle décide de regrouper tous ses travaux pour n'en faire qu'un. Elle décide d'assembler le tout pour en faire une pièce, une pièce vivante, un spectacle vivant.

Dans ce spectacle, la vidéo sera la partenaire de jeu principale de Yasmine. Un grand plateau presque vide, avec quelques objets, des archives : des K7, des photos, un enregistreur pour enfant, des craies et un écran géant qui prend tout le fond de scène. Yasmine porte une vareuse de Zinedine Zidane, des claquettes, des chaussettes, elle est dans son élément. Elle dessine au sol, danse avec les projections, s'intègre aux images que renvoie l'écran, court le long de la scène, s'adresse à son père, parfois au public.

La Fracture c'est l'envie de raconter son histoire pour la comprendre, c'est l'envie de parler de sujets tels que l'alcoolisme et la colonisation dans un espace intime. Ce n'est pas un projet à vocation de création linéaire, mais plutôt un assemblage de plusieurs capsules liées à des souvenirs, des archives, des dispositifs. Il y a la volonté de montrer le chemin par lequel la porteuse de projet est passée, l'envie de créer le trouble entre réalité et fiction.

Yasmine est seule en scène, et, comme une enfant dans sa chambre, elle s'invente un monde qu'elle voudrait plus plaisant. Comme une enfant dans un château construit à l'aide de matelas et de couvertures, elle se construit sa cabane, se crée des nouveaux souvenirs, reconstitue les choses de manière à les rendre plus douces.

Elle court, parle, rit. Elle apprend son texte d'*Iphigénie* pour son audition de théâtre, elle mime Zinedine Zidane en repensant aux deux têtes victorieuses de la coupe du monde 98. Elle regarde et apprend la danse kabyle grâce à des tutoriels youtube, elle fume et s'enregistre comme une ado écrirait son journal intime, elle observe ses vidéos d'archives familiales (VHS).

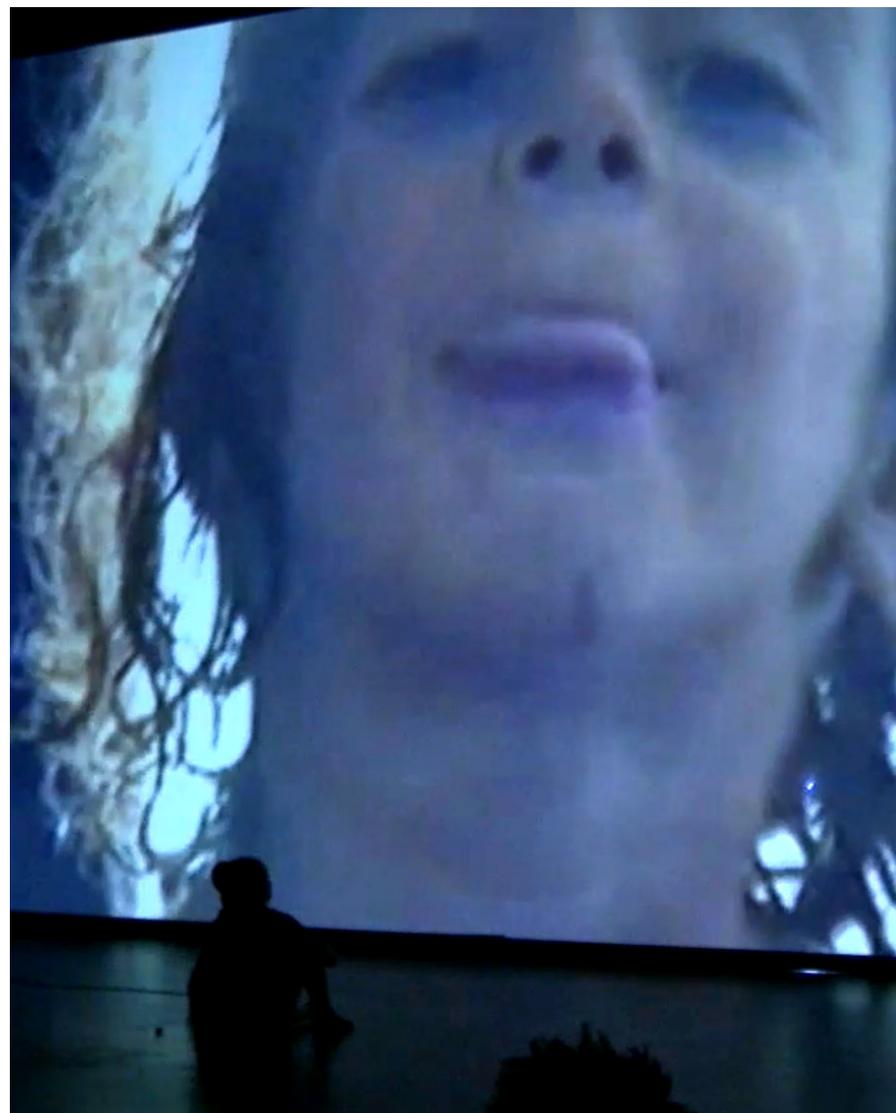
Partant de la volonté d'utiliser ces images d'archives pour nourrir le spectacle, Samy Barras, vidéaste accompagnant le travail tout au long de la création au plateau, a décidé d'utiliser autant que possible des effets visuels « low tech » : webcam, effets d'optiques, jeux d'ombres et de lumière. Cela permet, lorsque la vidéo intervient, de créer des saynètes un peu hors du temps, de gommer les frontières entre le présent du plateau et les archives familiales. Finalement, les pistes sont brouillées, on ne sait plus ce qui est de l'archive et ce qui est créé en live, ce qui est de l'ordre du souvenir ou de l'imaginaire.

Il y a également cette nappe sonore, fil rouge ininterrompu durant toute la performance, qui évoque en

subtilité mais de façon entêtante la présence de l'alcool. On y entend des portes qui claquent, des bruits de verre et autres souvenirs sensoriels liés à l'alcool. Par moment Yasmine l'utilise comme une bande sonore pour « danser en kabyle » ; par moment elle l'oublie et la laisse défiler.

Au cours du processus de création et d'écriture, il est apparu que le texte à proprement parler et les prises de paroles se devaient d'être traitées avec parcimonie.

Tout comme la pièce est construite à partir d'un composite de souvenirs et archives transformées, revisités, tordus pour la fiction, les mots que Yasmine formule au cours de la performance sont rares, adressés soit à son père soit au public. Elle répète quelques répliques et répond tantôt aux quelques courts dialogues de ses vidéos, elle s'entraîne et fait raisonner quelques vers raciniens, elle lit des bribes de lettres adressées à son père. Dans cette économie du verbe, Yasmine laisse la place au sensitif et à l'émotionnel plutôt qu'à l'analyse et à l'intellectuel. Dans ce dispositif, le plateau restera relativement dénudé : d'une part au sol, quelques objets éparpillés ; puis, se dressant comme un mur, cet immense écran de projection qui prend tout le fond de scène, devenant un partenaire de jeu donc, le principal, presque le seul et unique. Avec celui-ci, Yasmine peut distordre la réalité, elle peut rendre les gens qui y sont projetés plus grands, plus petits, les faire parler, et



même s'incruster avec eux par des jeux d'ombres à l'arrière de l'écran...

Il y a la volonté, comme expliqué plus haut, de chercher ces passerelles entre Yasmine petite fille et Yasmine adulte. Tout un tas de dispositifs et de choix de mise en scène liés aux jeux ont alors été sélectionnés.

Relevons par exemple celui-ci : Yasmine dessinant au sol avec une craie, scène qui rappelle les jeux d'enfants dans la cour de récréation. Une caméra filme par-dessus son épaule, évoquant l'œil attentif d'un père derrière son enfant qui joue ou fait ses devoirs.

Grâce à un des dispositifs vidéo, Yasmine joue aussi à «être son père» : l'image vidéo captée en live de la comédienne se superposant directement à la vidéo d'archive de son père, leur deux visages se mélangent, se confondent, et elle peut lui faire faire, lui faire dire ce qu'elle désire. Ainsi, dans son jeu, elle l'incarne, le devient.

Il y a ici cette volonté d'accéder à l'histoire via une certaine légèreté, un souffle enfantin. Bref, Yasmine est dans son monde, son espace, espace dans lequel elle invite le spectateur à l'observer, à participer à son jeu de piste, de reconstitution géante, sans voyeurisme, elle l'invite juste à être là, avec elle.

La Fracture, aussi intime qu'elle soit, est un spectacle au rapport frontal au public. Une scène avec en face, et

inclut, le public. Il y a l'envie d'inviter la.e spectateur.ice à se sentir elle.lui aussi dans sa zone de confort, que l'histoire qui est donnée par Yasmine puisse venir la.e chercher là où elle.il le choisit. Que ce public dans son statut d'invité sente l'intimité dans laquelle Yasmine cherche à l'emmener en brassant tantôt l'intime tantôt le politique dans une fluidité totale.

Si Yasmine ne s'adresse pas à eux directement, elle ne les ignore pas. Elle les emmène dans son histoire, leur demande d'être témoins de sa quête en quelque sorte.

Non seulement elle re-regarde avec eux des vidéos de son passé, comme s'ils étaient invités à une réunion de famille, comme s'ils en étaient même, d'une certaine manière. Mais aussi, elle leur fait passer des photos, afin qu'eux aussi, ils touchent, avec elle, ces objets du passé. Il y a quelque chose de l'ordre de la réunion familiale ici.

Elle montre des bouts de son intime, se livre, comme leur faisant une totale confiance, comme leur disant en sous-jacence : « c'est quoi, toi, ton tabou, ton histoire ? Dans ta famille, où est-ce que silence et honte ont été fait ? C'est quoi, toi, ton traumatisme personnel ? Si tu en as un, bien-sûr, mais au fond, qui n'en a pas ? Si tu veux, tu peux y rêver, en parler peut-être, avec les personnes concernées, de près, de loin, qu'importe, en parler, en faire quelque chose, transformer le tir et la douleur. »



ÉQUIPE



Porteuse de projet et interprète : Yasmine Yahiatene

Dramaturgie : Sarah-Lise Salomon Maufroy

Co-mise en scène : Zoé Janssens et Olivia Smets

Création vidéo : Samy Barras

Création sonore : Jeremy David

PARTENAIRES

Citylab Pianofabriek

Darna ASBL

Ville de Bruxelles – Appel à projet Kangourou-BXL

Kaaithheater

Kunstencentrum BUDA

Atelier 210

Et aussi : Festival Actoral à Marseille, Sillon lauze à Marvejols, Espace Senghor à Bruxelles, Cie Hiver nue au Viala.



PIANOFABRIEK
CITYLAB



DARNA
Een open huis



KAAI
THEATER

BUDA
KUNSTENCENTRUM

a.210

CONTACT



création **production**

Yasmine Yahiatene
Rue vonck, 43
1210 - Saint-Josse

Laurent SKA - Atelier 210
Chaussée Saint-Pierre 210
1040 - Bruxelles

yasmineyahiatene@gmail.com

laurent@atelier210.be

+32(0)483597204

+32(0)27322598